

Dominique VEAUTE

**Animatrice responsable de l'association
Livre Passerelle , Tours**



Présentation de l'association LIVRE PASSERELLE

Je viens ici en tant que praticienne vous faire part d'une expérience de travail qui, de la formation pour adultes en situation d'illettrisme, m'a amené à aller raconter des histoires aux bébés. Des histoires issues de la littérature jeunesse. Je n'insisterai jamais assez sur cette littérature jeunesse qui s'avère un outil extraordinaire non seulement d'apprentissage et d'entrée dans la langue écrite mais aussi de création culturelle et contemporaine.

J'ai donc effectivement travaillé pendant une vingtaine d'années auprès d'un public adulte non lecteur, parfois en situation d'illettrisme et souvent en situation d'exclusion sociale et culturelle.

Je souhaiterais, pour illustrer, pour justifier ce que je raconterai par la suite, redonner la parole à un adulte illettré avec qui j'ai eu l'occasion de travailler quelques années. Un jour, alors que tout le groupe d'apprenants dont il faisait partie travaillait à une correspondance avec de jeunes collégiens, cet adulte m'a demandé d'écrire pour lui son histoire. Je lui ai donc prêté ma main et voici ce que ça a donné (c'était à l'époque un tout jeune papa) :

« HISTOIRE DE VIE »

*« Ma jeunesse c'est quand j'étais à l'école
Quand j'écrivais j'étais énervé
J'envoyais balader la maîtresse
Un jour je me suis fait une raison
Je ne pensais qu'à m'amuser.
Le roi de la bêtise et de la bagarre
J'en ai envoyé 2 à l'hôpital
J'en suis pas fier, j'étais méchant, J'avais le diable
Un matin, la maîtresse arrive avec un beau chignon
J'ai fait une connerie, elle me donne une claque,
Je lui ai arraché son chignon,
Je m'en souviendrai toute ma vie
Plus personne, aucune école ne voulait de moi
Ils m'ont mis à Saint-Antoine (IMPRO)
Ils m'ont gardé 5 ans, je n'apprenais rien
J'étais contre les maîtresses et maître
Puis j'ai débarqué à Mettray :
Une ancienne maison de redressement
J'ai fait une fugue. Ce sont les gendarmes qui m'ont ramené
J'ai fait souffrir ma mère. C'est ça qu'est con
J'ai jamais voulu retourner là-bas
Chez moi mon père m'a trouvé un petit boulot avec lui :*

*Je faisais des terrains de tennis, j 'y suis resté 3 mois
Je ne voulais plus entendre parler d'école*

Maintenant j'ai 25 ans, je vais sur 26

Et suis embêté de ne pas savoir.

Quand les papiers arrivent chez moi,

Je suis obligé de demander à quelqu'un de me les lire

Je regrette

Quand une copine m'écrivait, c'étaient mes soeurs qui lisaient les lettres alors que c'était ma lettre à moi. Ça me faisait mal de dévoiler des secrets que j'aurais voulu garder pour moi.

Voilà à quoi ça m'avance

Je suis obligé à 25 ans de faire un stage pour réapprendre à lire et à écrire. Dans mes boulots, c'est pareil.

A la SCAM j'étais, je crois, un bon travailleur et un jour, on me demande de partir à Saint-Laurent-des-Eaux en déplacement, on me donne un plan de travail (une installation de tuyauterie). Je me débrouille aussi bien que je peux, mais ne sachant pas lire sur le plan je fais des erreurs. On m'appelle au bureau, et on s'est aperçu que je ne savais ni lire ni écrire.

J'ai eu très honte.

Heureusement, tous les gars autour de moi m'ont soutenu et ne m'ont pas mis à l'écart de nos fiestas.

La honte était plus forte et je restais seul dans ma chambre. Aujourd'hui j'ai 25 ans,

Et je voudrais réapprendre à lire et à écrire.

Ça me ferait du bien d'apprendre quelque chose sur un plan pour pouvoir travailler.

Je ne souhaite à personne d'être dans cette situation. Je ne veux pas que vous en fassiez autant.

Il est temps pour vous d'apprendre

Ne faites pas comme moi, dépêchez vous d'apprendre,

Parce que maintenant je regrette.

Quand je suis arrivé pour faire mon stage je me suis rendu compte que je n'étais pas aussi bien que mes camarades. Parce que eux ils savaient au moins lire et écrire quelques mots.

Mais ils n'ont pas fait la différence. Ils m'ont accepté comme si rien n'était. Et ils m'ont encouragé.

Mais heureusement que j'ai une bonne animatrice pour m'apprendre et souhaite bien que je m'en sorte.

Grâce à elle, j 'ai appris à déchiffrer les lettres et les chiffres. Même si je me mets en colère, elle ne cède pas, car mettez vous à ma place, apprendre à lire et à écrire à 25 ans, c'est dur.

Je lui suis reconnaissant de vouloir m'apprendre et mes amis qui sont autour de moi m'aident.

Voilà, au point où j'en suis, tout ce que je vous demande. Vous êtes à même d'apprendre ? alors apprenez. Ne faites pas comme moi. »

Maxime

Tiré du recueil On se dit, on s'écrit, on nous lit Chinon, 1991, page 93

Des rencontres comme celle-ci, vous amènent à reconsidérer, à repenser des trajectoires professionnelles, à s'interroger sur les raisons des situations rencontrées et sur les moments où les ruptures deviennent irréversibles.

Ensemble, on a travaillé à recenser les manques, les échecs, les souffrances, on avait alors noté celles-ci :

- la précarité déjà installée dans la famille
- des familles dispersées avec des grands-parents absents
- personne, dans l'entourage proche, n'ayant « perdu » du temps à raconter des histoires
- pas de rencontre avec le langage du récit, avec de l'écrit
- pas de rencontre avec le livre-plaisir mais avec le manuel scolaire, (sous l'angle de l'utile)
- une école qui n'affiche sans doute plus assez clairement ses objectifs et qui, à un moment donné, n'a pas su répondre à une approche solidaire de ses savoirs.
- Des lieux de diffusion de la culture, de la lecture publique, relais de la littérature, inexistant dans l'entourage proche de ses personnes, ou n'ayant pas su accueillir un public encore non lecteur
- Et surtout la question du sens, (ou de l'absence de sens) que l'on donne à sa vie, quand on est soi-même en grande précarité, que les notions d'espace, de temps n'ont jamais été délimitées... je vous renvoie ici aux travaux d'Anne Vinerier, qui dans son ouvrage Combattre l'illettrisme, trace une typologie des publics illettrés.

On sait maintenant que très tôt l'enfant fait l'expérience de la parenté entre les deux formes de langage que sont le langage factuel et la langue du récit. Dans la préface de Les livres, c'est bon pour les bébés, le professeur Diatkine nous renseigne : « les adultes qui n'ont pas le loisir de lire n'ont pas tellement le temps de dialoguer pour rien, gratuitement, avec leurs enfants. Les 2 effets se cumulent : chez les uns tout ce à

quoi se réfèrent langue orale et langue écrite devient important et l'enfant a envie de se l'approprier. Chez les autres, le langage oral reste très proche du quotidien et l'écrit vide de sens, c'est à dire porteur d'angoisse. »

La question du sens nous a semblé au coeur des difficultés d'acquisition du langage et de la lecture. Cette question se pose au moment de tous les apprentissages.

Comme lire c'est comprendre, apprendre à lire c'est donc apprendre à comprendre. Et lorsque l'on n'a pas donné sens, lorsque l'on ne s'est pas donné de bonnes raisons d'habiter sur terre et d'être pour quelque chose dans l'évolution, de la même façon, on a du mal à entrer dans le langage du récit qui nécessite un début, un déroulement, une fin...

Se posent alors quelques questions : comment trouver sa place dans un espace commun ? Comment créer cet espace ?

Sollicitant l'aide de la littérature, il m'a semblé important qu'une rencontre avec elle ne soit plus le seul fait de l'école ou des associations de lutte contre l'illettrisme qui devaient raccrocher avec les actions de prévention existantes et avec toutes celles à créer ou à copier ; c'est ainsi que je suis allée aussi raconter des histoires à voix haute auprès des tout-petits et de leurs parents.

Profitant d'une opportunité professionnelle, je quittai l'animation d'un organisme de formation pour partir en mission initier des projets permettant l'accès à la citoyenneté (ces fameux contrats-laser créés à l'issue de la consultation Balladur auprès des jeunes). Le côté nébuleux de la mission et mes années d'expérience me permirent d'entrevoir, à ce moment, une porte ouverte à l'expérimentation. Le cahier des charges de ce projet, l'idée forte étaient alors que la lecture devait être l'affaire de tous.

Pour lutter efficacement contre les exclusions, pour permettre l'accès à la citoyenneté, pour retisser le lien social, pour amorcer un recul de l'illettrisme, la maîtrise de la lecture est indispensable.

Il nous fallait alors agir au delà des cloisonnements institutionnels et croiser nos pratiques de travail pour apporter des réponses de proximité. On a alors pensé que quiconque, puéricultrices, éducateurs, médecins, animateurs, bibliothécaires, enseignants, formateurs... travaillant auprès d'enfants, d'adolescents, d'adultes en milieu ouvert ou fermé, avec un public captif ou non, avec des projets institutionnels concernant l'accueil, la formation, l'animation, l'insertion, la promotion de la santé, l'accompagnement, l'éducation... tous pouvaient (et devaient) nous sentir concernés et étaient en mesure aussi d'intervenir.

C'est autour de cette hypothèse de départ que tous ces professionnels ont accepté de s'asseoir ensemble autour d'une table et de commencer à discuter... Au début, ce fut le flou le plus total, L'éducatrice de jeunes enfants se demandant par exemple, ce qu'elle pouvait bien partager avec le formateur d'un organisme de formation pour adulte... et puis, petit à petit, au fil des échanges sur nos pratiques, sur qui nous étions, sur ce que nous faisons, comment nous le faisons, avec qui nous travaillions (ces publics dits « captifs », « empêchés », « spécifiques »)... nos regards se sont transformés et nos pratiques ont évolué. Par exemple, à la crèche, une réflexion a été engagée avec l'architecte pour mettre en place un moyen qui favoriserait le prêt de livres et la lecture aux parents..)

Huit structures ont établi un projet d'achat de livres en fonction des personnes auprès desquelles elles travaillaient (des bandes dessinées au Foyer de Jeunes Travailleurs, des documentaires pour le Bureau Information Jeunesse, et des albums jeunesse pour le village d'enfants, la crèche...)

A toutes ces réflexions contribuaient alors un médecin de la PMI et une chargée de mission du FASILD qui, dans l'esprit des travaux que nous avons menés, m'ont donc invitée à venir, dans la salle d'attente de la consultation de nourrissons, raconter des histoires puisées dans la littérature jeunesse. Il ne s'agissait pas alors de fabriquer des bébés lecteurs et citoyens mais de partager le plaisir d'entendre des histoires et inscrire des pratiques culturelles dans les familles, le plus tôt possible, pour que ces moments intimes conduisent vers le collectif.

C'est 3 ans après ces rencontres qu'est née **Livre Passerelle**. Dès 1998, l'association poursuit l'animation lecture et sillonne le département d'Indre et Loire, tout en continuant le travail de réseaux.

Le travail des animatrices de **Livre Passerelle** et de son équipe d'administrateurs s'inscrit bien dans la démarche d'éducation populaire (la comparaison avec les cercles de lecture de Jean Macé n'étant pas pour nous déplaire). Il arrive parfois que l'on se sente à contre courant de 1989, quand on a voulu nous faire croire à la fin des utopies... « le monde est définitivement violent, individualiste, méchant... on ne peut pas le changer, il faut faire avec... » nous disait-on. Nous n'avons pas envie de faire avec, ni dans la sphère privée, ni dans la sphère professionnelle. C'est donc gonflées d'utopies que nous nous installons avec nos valises pleines de mots et d'histoires dans les salles d'attente des PMI, de la prison, du Centre d'Accueil des Demandeurs d'Asile, dans les rues, et soumettons des propositions pour réhabiter ces espaces.

Nous croyons à la force des mots. Dire des mots, écouter des mots, partager des mots, c'est dire, énoncer des idées, les découvrir, les confronter, les opposer, en débattre, y adhérer ou pas, c'est devenir citoyen.

Parce que notre société est vivante, en constante et permanente mutation, le livre, la lecture, l'écriture souvent précèdent et anticipent les mouvements dans tous les domaines du vivant et de l'esprit. S'ouvrir au monde, c'est, bien évidemment, s'ouvrir aux gens, à ceux de sa rue, de son quartier, de sa ville, de son pays, du monde...

C'est avec des idées aussi simples mais que l'on veut croire généreuses, c'est aussi avec, grâce, à cause, de notre histoire que nous investissons ces lieux.

Cela ne signifie pas pour autant que le quotidien n'est pas complexe et qu'il n'exige pas beaucoup de compétences.

Je vais m'attarder un peu sur le rôle et la place des professionnels face aux rôles et à la place des familles dans ce lieu que je connais bien qui est la consultation de PMI.

Tout d'abord, nous avons dû trouver notre place dans un environnement professionnel déjà occupé par la puéricultrice et le médecin qui accueillaient jusqu'alors, seules les familles. Il a fallu partager ce territoire, pour ce, il a fallu en amont des rencontres et des échanges sur les pratiques et les intentions de chacun. Le premier retour de nos interventions fait l'effet « temesta », aujourd'hui les enjeux sont compris.

Dans la salle d'attente, posture de l'animatrice :

Une lecture publique ne doit mettre personne en danger (surtout pas une personne illettrée). Par souci d'éthique, la consigne doit être claire : c'est l'animatrice qui lit les histoires. En effet, un parent mal à l'aise avec l'écrit doit pouvoir réagir facilement face à son enfant qui lui demanderait une lecture, Le parent peut répliquer « t'as entendu la dame ! c'est elle qui lit » (ce qui nous vaut l'appellation de « la dame des livres »). Le travail de l'animatrice consiste, pendant les lectures d'histoires, à créer l'espace qui permettrait tous les possibles. Et il faut avoir acquis une certaine compétence pour être à la fois dans le moment privilégié, dans l'intime (la lecture s'adresse à une personne-enfant ou adulte) et également être tournée vers les autres qui arrivent ou qui restent pour que personne ne se sente exclu. Resserrer un espace tout en le laissant ouvert... aller de l'intime vers le collectif pour revenir à l'intime, est une posture permanente de la lectrice, une fois que le décor est posé.

Nous avons pu observer des réactions qui reviennent souvent de la part des familles :

D'abord c'est la qualité des livres qui les surprend « ils sont supers vos livres ! où les trouve-t-on ? ». Des discussions peuvent ainsi s'amorcer concernant la littérature ; certains parents disent avoir des livres à la maison, ceux des abonnements proposés dans la valise de maternité, les collections entières de Walt Disney qu'ils avouent ne pas lire pour cause d'ennui... En comparaison avec ceux de nos valises... On parle alors des choix possibles, de nos critères de sélection, de la qualité des illustrations, de la variété, de la qualité d'écriture. De véritables comités de lecture fleurissent spontanément et sporadiquement dans ces lieux.

On s'aperçoit que si le parent a sa place, s'il donne du sens à cette place, par mimétisme, son enfant aura une posture adéquate, les lectures permettent aux parents de s'inscrire, de s'interroger.

Sans rien imposer, l'animatrice propose une implication, un engagement, termes de l'éducation populaire.

Les professionnels s'interrogent aussi sur leur positionnement, avancent avec leur parcours et doivent faire confiance aux livres, aux enfants et à leurs parents.

Si on ne les regarde pas, ils ne peuvent pas avoir le sentiment d'exister, d'avoir une place.

*« j 'ai pu dire JE parce que tu m'as dis TU »
A. Jacquard*